

## poches

Nouvelles ★★★★★  
FRANK HERBERT

En deux tomes, l'intégrale des nouvelles de science-fiction écrites par l'auteur de *Dune*. Un imaginaire exubérant, imprévisible, dont chaque texte donne à penser : et si nous pouvions vivre quelques heures dans la peau de nos ancêtres ? et si les insectes nous faisaient la guerre ? Et si l'arme ultime était à portée de chacun ? Une « conscience-fiction ». A.L.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Vincent Basset, Pierre Billon, Jean-Michel Boissier, Pierre-Paul Durastanti, Claire Fargeot, Dominique Haas, Jacqueline et Michel Lederer, Christian Meistermann, France-Marie Watkins, Folio SF, 736 et 658 p., 11,5 et 10,9 €

## Dictionnaire amoureux de Stendhal ★★★★★

DOMINIQUE FERNANDEZ

Un dico « amoureux » du romancier spécialiste non pas de l'amour ni même du couple, mais du début des amours, de leur « lumière aurorale ». Sans complaisance pourtant : ainsi, concernant la *Chartreuse*, écrit en 52 jours, le roman serait « tout d'improvisations, d'embardees à droite et à gauche, de digressions, de zigzags, de répétitions ». Bref, un Waterloo littéraire, pauvre Fabrice. Nous pourtant, qui « transformons ces défauts eux-mêmes en perfections », nous en redemandons, c'est notre « cristallisation » perso. A.L. L'Abeille/Plon, 832 p., 14€

## Les Nétanyahou

★★★★★  
JOSHUA COHEN  
1959. Professeur d'histoire américaine dans une université de l'Etat de New York, seul juif sur tout le campus, Ruben Blum est incité à valider, à son corps défendant, l'arrivée parmi ses collègues d'un historien médiéviste, mais aussi sioniste révisionniste. Catastrophe ! Prix Pulitzer 2022, un livre exigeant mais un grand plaisir d'érudition et d'humour froid. Détail bonus : le modèle historique de l'impromptu ne serait autre que le propre père de Benjamin Nétanyahou. A.L. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Stéphane Vanderhaeghe, J'ai Lu, 384 p., 8,7 €

## Le voyage d'Orient

★★★★★  
BERTRANDON DE LA BROQUÈRE  
Entre autres missions secrètes menées sur ordre de Philippe Le Bon, l'auteur partit en 1432-33 « espionner » les Turcs. Un récit étonnant, modernisé, contextualisé, cartographié, qui place discrètement son bagage et sa caution historique sans alourdir la lecture. A.L. Mis en français moderne par Hélène Basso, introduction et notes de Jacques Paviot, Griffes, 224 p., 11 €

## Paris-Briançon ★★★★★

PHILIPPE BESSON  
Le bref entrelacs d'une dizaine de vies dans le train de nuit pour Briançon, avant catastrophe ferroviaire. Roman express, suspense par précognition, finale à l'écarteur et à la cisaille. A.L. Pocket, 208 p., 8 €

C'EST DU BELGE



**Le cercle des oiseleurs** ★★★★★  
FRANÇOIS EMMANUEL  
Les Impressions Nouvelles  
296 p., 20 €

# Les mystères du ciel, des oiseaux et de la vie



François Emmanuel nous emmène dans une sorte de « Oiseleurs Code », mais sans trépidation.

© MARIE DESBARAX.



**Melvill** ★★★★★  
RODRIGO FRESÁN  
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle Gugnion  
Seuil  
352 p.  
23 €, ebook, 16,99 €

## De Melvill à Melville

Comment Rodrigo Fresán imagine l'auteur de « Moby Dick » dans l'ombre de son père : « Melvill ».

PIERRE MAURY

Dans les remerciements qui suivent son roman Melvill, l'écrivain argentin Rodrigo Fresán rompt une lance contre ce qu'il appelle « la non-fiction bâtarde » inspirée par des anecdotes authentiques : « Connaître l'histoire de la fille folle de James Joyce était mieux que lire *James Joyce*. Relater l'unique rencontre en société, intéressante tant elle manquait d'intérêt, de James Joyce et Marcel Proust était mieux que lire Marcel Proust. »

Le paradoxe sauté aux yeux, puisque

Melvill utilise la biographie d'Herman Melville et de son père Allan Melville. Mais, à y regarder de près – et surtout si on a lu le roman avant d'en arriver à cette annexe –, Rodrigo Fresán a évité de reproduire les recettes classiques : « Melvill expose et exploite de nombreuses informations contenues dans les ouvrages et articles cités ci-dessus, mais n'hésite pas à les déformer, à les augmenter et à les réorganiser à sa convenance dans le temps et l'espace afin de retracer le passé d'un homme, Allan Melville, dont la vie ne s'étend que sur quelques paragraphes ou tout au plus plusieurs des pages initiales dans la biographie la plus épaisse d'Herman Melville ».

### « Mon père est une baleine. Et moi son Jonas »

L'auteur de *Moby Dick* est au centre d'un livre halluciné, truffé de notes essentielles moins pour la compréhension du récit éclaté que pour sa mise en perspective, laquelle suggère l'existence d'un deuxième pivot dans la personne du père,

Il faut regarder le ciel et les oiseaux.

Pour mieux oublier le monde et voir en soi.

Ce « Cercle des oiseleurs » est un roman d'initiation. Avec le mystère qui sied, la quête qui accroche et l'ironie qui fait respirer.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Quels beaux personnages François Emmanuel nous offre dans son dernier roman ! Ce colosse exalté de Charlie Mutzinger, cette « executive woman » de Katharina Hong, cette enjôleuse timide et attachante de Jara, cette frappe albanaise de Pajtim, l'inspecteur Hakl, les énigmatiques Zia, Eleanor, Nachtergall, Théo, Stöhler, le barman Bart illustré de tatouages. Et surtout cet homme effacé, palpable, indistinct qu'est Léo Vogel (oiseau, en néerlandais !), le narrateur de cette incroyable histoire.

Il est l'antithèse du héros, Vogel. Pusillanime, imprécis. La pensée toujours vagabonde, s'échappant sans cesse des discours que ses supérieurs dans l'entreprise où il travaille lui serinent. On ne s'étonne pas que tout au long de ce roman, Léo Vogel dégringole d'un boulot à un autre et, métaphoriquement, d'un étage à un autre : du neuvième au quatrième sous-sol, en fait, où il est en charge d'une gigantesque et diabolique machine avaleuse de papier et qui n'en recrache que des dentelles. Mais, c'est tout Léo ça, il ne s'en fait guère. Ce qui compte, réellement, dans sa vie, c'est Jara, qui distribue le café dans cette entreprise et dont il s'est apparemment, presque malgré lui, épris. Et la recherche de cet indiscernable et fascinant Cercle des oiseleurs.

### Une faconde incroyable

Charlie Mutzinger lui en avait dit un mot. Il travaillait en face de Léo. Il est mort. A la fin d'une soirée de beuverie en compagnie de Léo, qui l'a laissé continuer à pérorer après les petites heures. Qu'est-ce que ce Cercle ? Une association occulte ? Comment le savoir, comment y être embrigadé ? Voilà maintenant la mission de Léo. Qui, petit à petit,

via les rencontres de Zia, Eleanor et d'autres, trouve un étroit chemin dans le brouillard que le Cercle jette autour de lui. Une mission parfois contrariée par l'enquête policière sur la mort de Charlie, par les amours difficiles de Léo et Jara, par les menaces de Pajtim en raison d'un trafic d'oiseaux.

Et puis il y a les oiseaux. François Emmanuel ne fait pas dans l'ornithologie, certes, mais les oiseaux sont omniprésents. Pigeons, perroquets, goélands, mouettes, frégates, chardonnerets et toute une série de volatiles aux noms latins. Parce que c'est d'eux, c'est logique, que se préoccupent les fameux oiseleurs. Non pas pour les étudier scientifiquement ni pour en faire le commerce. Mais pour leur accorder une véritable attention, parce qu'ils sont, eux, totalement libres. Et c'est en les observant qu'on peut oublier le monde, pénétrer à l'intérieur de soi-même et prendre pleinement conscience de notre humanité.

Ce qui est formidable dans ce roman quasi métaphysique, c'est qu'il est raconté avec une faconde incroyable. Ce livre grave est pétri d'humour, presque allègre. François Emmanuel manie l'insolite et le décalage pour mieux faire ressortir le théâtre du monde. Il regarde la hiérarchie du tertiaire à travers une lunette amusée et horrifiée à la fois. Il analyse le labyrinthe du sentiment amoureux avec sensibilité et tendresse. Et son écriture est légère, poétique et ironique, n'hésitant pas à néologiser, comme il pourrait le dire, à s'emporter dans un torrent de mots ou à laisser des silences apaiser ou alarmer le lecteur. Un roman enjôlé et énigmatique, qui à la fois étonne et conforte ce qu'on sait d'Emmanuel, dont le travail d'écrivain est d'abord de nous connecter au monde et de nous aider à vivre pleinement notre vie. Et là, les oiseaux peuvent nous épauler.

loin, personne ne verrait dans cette marche une odysée épique, mais dans le froid et le noir, c'est un long périple. Il est pourtant clair que pour les besoins du récit de l'histoire d'Allan Melvill, ce trajet représente l'espace quasiment infini qui s'étend entre les forces aimantes séparant le soleil des autres étoiles. »

Ainsi surdimensionné, l'épisode perd son caractère anecdotique pour devenir, au même titre que la lutte entre Achab et Moby Dick, un moment clé revêtu d'ailleurs plus tard par le fils accompagnant cette fois son père dans une vision proche du réel sans s'y intégrer tout à fait.

Il n'empêche : « Mon père est une baleine. Et moi son Jonas. »

A rebattre ainsi des cartes que nous pensions connaître à la perfection, Rodrigo Fresán multiplie les manières de percevoir les faits, oblige à ressentir un froid « coupant comme le tranchant de pages tournées trop vite » et nous entraîne à sa suite, à la suite de Melville et Melvill, dans un décor qui meuble les esprits plus encore que l'espace.